

Québec français

Réflexions autour de quelques succès de la musique populaire

Roger Chamberland

Numéro 125, printemps 2002

URI : id.erudit.org/iderudit/59592ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, R. (2002). Réflexions autour de quelques succès de la musique populaire. *Québec français*, (125), 91–92.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Réflexions autour de quelques succès de la musique populaire

ROGER CHAMBERLAND

Il est assez aisé de suivre le marché de la musique populaire québécoise tant elle semble victime d'anémie depuis quelques mois. On a l'impression d'être entré dans une autre ère, que les artistes qui ont fait leurs marques dans les décennies précédentes sont moins productifs et, surtout, que la nouvelle génération tarde à les suivre.

Il est assez aisé de suivre le marché de la musique populaire québécoise tant elle semble victime d'anémie depuis quelques mois. On a l'impression d'être entré dans une autre ère, que les artistes qui ont fait leurs marques dans les décennies précédentes sont moins productifs et, surtout, que la nouvelle génération tarde à les suivre. En fait, chaque génération se donne ses styles musicaux, ses vedettes mythiques et ses succès-pour-compte. Ainsi la génération des années 1960 et 1970, que François Ricard nomme « la génération lyrique », a porté le mouvement des boîtes à chansons et le rock'n roll, et a mis en place une lecture de cette période qu'il est bien difficile de reconstruire. Les années 1980 et 1990 ont donné naissance à une génération prise entre la musique disco, le punk, le glam rock, le grunge et d'autres styles musicaux à la vie aussi brève qu'intense. Que reste-t-il pour ceux qui sont venus après ? Le rap, quoique on en dise, reste marginal, même si la culture hip hop séduit de plus en plus de jeunes, sans parvenir toutefois à percer le mur du son radiophonique, étanche à ce cou-

rant. Pourtant, l'industrie du disque québécois pavoise et les parutions se multiplient, mettant en vedette de plus en plus des artistes féminins qui occupent une large part de la musique populaire, si l'on accepte que ce terme désigne le son qui circule sur les ondes radio. Le dernier gala de l'ADISQ, présenté en octobre dernier, a remis à Gabrielle Destroismaisons le Félix de la Révélation de l'année, consacrant une carrière en émergence et lui donnant une longueur d'avance sur les Catherine Durant, Marie-Chantale Toupin, Lorie, Luce Dufault et autres. Du côté masculin, il semble bien que les artistes n'arrivent pas vraiment à percer un marché qui, pour l'heure, privilégie les voix féminines portées par le succès des Céline Dion, Lara Fabian, Isabelle Boulay et Lynda Lemay. Tant en France qu'au Québec, on n'a d'oreilles que pour ces femmes qui dominent la scène musicale. Bien sûr, Daniel Bélanger et Kevin Parent sont toujours bien présents, mais il suffit d'allumer la radio pour constater qu'ils tournent peu et sont souvent relégués dans le créneau dit de « rock détenté ».



On peut se demander à quoi tient la popularité de ces artistes féminines et pourquoi elles obtiennent ainsi un si grand succès. De mauvaises langues avanceront l'hypothèse qu'elles sont servies par une mise en marché efficace et que leur apparence physique vient compenser un talent réduit. Cette explication à courte vue ne suffit pas pour comprendre l'importance du phénomène et réduit surtout l'amateur de musique populaire à un consommateur entièrement vendu aux diktats de l'industrie du disque. On ne peut certes nier qu'il y a du vrai dans cette hypothèse, mais il faut aller au-delà de ce constat pour saisir la dynamique sous-jacente de la « pop musique » et du rôle qu'elle joue dans la vie quotidienne de ceux et de celles qui affectionnent ce genre musical, s'il en est. En fait, il faut plutôt considérer que ces artistes féminines proposent aux filles, plus ou moins jeunes, une image et un discours qui correspondent mieux à leurs valeurs et collent mieux à leur réalité quotidienne. Que ces valeurs ne soient pas celles que l'on aimerait voir et entendre dans certains

milieux, cela ne conduit pas à renier l'exercice d'une socialisation contre laquelle il serait vain de s'acharner puisque, tôt ou tard, chaque individu friand de cette musique construira sa propre personnalité en retenant de son passage dans l'adolescence les éléments qui conviendront le mieux à la construction de son identité personnelle. Ce phénomène n'est pas récent puisque, dès l'apparition du rock'n roll, par exemple, à la fin des années 1950 et durant les années 1960, les contempteurs de cette musique ont jeté les hauts cris en invoquant le fait que le rock était porteur de valeurs contraires à celle qui prévalaient jusque-là. Mais le rock a survécu et fait dorénavant partie de la vie quotidienne, alors que ceux qui portaient ce mouvement y ont puisé ce qui convenait le mieux pour se définir comme être social. La révolution appréhendée du rock n'a jamais eu lieu, loin de là, et les Beatles, aussi bien que Robert Charlebois, apparaissent comme des reliquats d'une époque sur laquelle on capitalise maintenant. J'en prendrai pour exemple la publicité du mouvement Desjardins qui nous présente la photo de Nannette Workman assortie du slogan : « Investir, c'est rock'n roll » ou plus encore dans les capsules publicitaires où elle remplace la photo de la Reine sur les billets de 20 \$, 50 \$, 100 \$ et 1000 \$! Celle-là même qui a été l'égérie de Johnny Hallyday, qui a fréquenté les Rolling Stones et qui représente l'une des premières figures du rock au féminin est devenue la porte-parole ou, à tout le moins, le symbole de l'investissement pour des fonds de retraite. L'histoire

ne dit pas si sa propre retraite est assurée ni si le rock'n roll lui permet maintenant de profiter de ses temps libres, mais on voit bien que la musique garde une fonction de symbole plus qu'elle n'agit en profondeur dans le devenir des sociétés. Les valeurs du rock'n roll, révolutionnaires à une certaine époque, ont lentement été intégrées à celles de la société occidentale sans que cela ne provoque l'avènement d'un nouveau monde entièrement modelé sur le discours de la musique populaire. De la même manière, les idéaux socio-politiques qui prévalaient à l'époque des boîtes à chanson se sont dilués dans un discours politique soutenu par ceux-là mêmes qui ont assuré la pérennité de cette chanson au moment où elle ralliait une large part de la population. Et pourtant, il n'y avait aucune voix discordante pour remettre en question le bien-fondé de ces revendications puisqu'elles trouvaient leur fondement dans l'analyse socio-politique d'un Québec plongé en pleine noirceur duplessiste, alors qu'elles auraient pu être perçues comme une forme d'autoritarisme idéologique contre laquelle on s'élève aujourd'hui dès que se pointe un discours à saveur trop nationaliste.

Qu'en est-il aujourd'hui de la musique populaire où la présence des femmes artistes vient transformer l'image que l'on voudrait qu'elles adoptent en affichant leur désinvolture, leur liberté retrouvée et la prise en charge de leur corps qu'elles n'hésitent pas à mettre en évidence ? S'agit-il d'une stratégie montée de toutes pièces par une

industrie assoiffée d'argent comme celle qui prévaut également et qui remet sur le marché les artistes et les albums qui ont servi le mouvement des boîtes à chanson ? Jean-Pierre Ferland, Claude Dubois aussi bien que Robert Charlebois remplissent les salles où ils se produisent et touchent encore un public formé à l'école des boîtes à chanson et du rock. L'industrie de la musique populaire a le bras long et le dos large, mais il est présomptueux de douter de la sincérité des artistes pour qui la chanson est d'abord et avant tout un mode d'expression, à moins de vouloir leur faire un procès d'intentions qu'il faudrait alors étendre à l'ensemble de la communauté artistique. On peut douter de la qualité de certains textes et de la médiocrité de certaines compositions musicales, mais on pourrait faire le même reproche à certains chansonniers ou rockers dont on a même oublié le nom maintenant. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, tout n'a pas égale valeur mais est relatif à la fonction sociale que l'on attribue à la forme artistique en question. Les Gabrielle Destroismaisons, Lorie, Catherine Durant, Marie-Chantal Toupin et autres représentent des figures postmodernes de la femme avec lesquelles il faut compter, quitte à ce qu'elles deviennent caduques rapidement. Mais qui peut être certain de passer à la postérité et de faire partie d'un hypothétique patrimoine musical ? Ne vient-on pas de rééditer deux albums des Sultans, un groupe yé-yé fort populaire dans les années 1960 ? À qui donc peut profiter cette actualisation ?

